

Les printemps arabes, accélérateurs de particules féministes

Dix ans après les printemps arabes, leur bilan économique et démocratique ne fait pas rêver les observateurs. Mais l'aspiration à la dignité a créé un terreau favorable à un renouveau féministe.

PAULINE HOFMANN (AVEC B.L.)

De Sidi Bouzid à la place Tahrir, des images d'hommes brandissant des pancartes, allant au front sur les barricades, renversant les dictateurs durant les printemps arabes de 2011. De Mohamed Bouazizi, dont l'immolation a déclenché la révolution tunisienne, aux casques blancs de Syrie, secouristes dans les décombres des immeubles bombardés par Bachar Al-Assad. Dix ans plus tard, la mémoire commune semble avoir effacé le prix Nobel de la paix à Tawakkol Karman, activiste du Yémen, les blogueuses d'Égypte, les chômeuses tunisiennes, l'implication des femmes tout simplement.

Si, aujourd'hui, les libertés sont en recul en Égypte, si des régimes autoritaires ont été réinstaurés, si les conditions économiques se sont dégradées et les guerres enlisées en Libye et en Syrie, une étincelle parcourt le monde arabe : le féminisme. De nombreux observateurs (pas tous) s'accordent pour dire que le réveil des consciences a aussi redonné du courage aux femmes.

« J'ai été naïve de croire que tout allait changer »

Depuis des années, Shahinaz Abdel Salam hurlait sa colère contre le régime Moubarak. La blogueuse égyptienne ne se voyait alors pas comme une féministe. Une simple militante pour plus de justice, plus de liberté, plus de démocratie. « J'étais évidemment contre le harcèlement de rue, les excisions. Ces questions faisaient partie de mon engagement, mais elles n'étaient pas centrales. »

La deuxième phase de la révolution sera celle des femmes. Je ne sais pas quand, mais je crois que ce sera bientôt

Shahinaz Abdel Salam

Blogueuse égyptienne

”

« Parmi les jeunes actifs en 2011, il y avait des hommes et des femmes, qui parlaient au nom de la jeunesse en général », rappelle Khadija Mohcen-Finan, politologue à l'université de Paris I et membre du comité de rédaction du site Orient XXI. Mais quand la fureur populaire a fait tomber le raïs, le 11 février 2011, Shahinaz Abdel Salam a vu ses camarades de lutte s'approprier la victoire. « On n'a trouvé aucune femme pour parler au nom de la révolution », m'ont-ils répondu quand je leur ai demandé où étaient passées celles qui étaient dans la rue, qui sont allées en prison. » Si elles n'étaient pas les plus nombreuses, les femmes étaient bien là sur la place Tahrir. « Les mémoires révolutionnaires sont couramment construites au masculin, et pas seulement pour les printemps arabes », souligne la chercheuse Abir Kréfa, coautrice de *Genre et féminisme au Moyen-Orient et au Maghreb* (1). Cette déception a été « une gifle », la

naissance de la conscience féministe de Shahinaz Abdel Salam. « J'ai été naïve de croire que la chute d'un régime allait tout changer. » La révolte pour la dignité et la liberté s'est perpétuée et aiguisée. Et organisée.

Un pluralisme féminin

Pendant ce temps, fin 2011, la communauté internationale observe la Tunisie d'un regard inquiet : c'est la crainte de l'hiver islamiste. Réprimés pendant des années, les mouvements islamistes voient une fenêtre d'opportunité dans cette nouvelle Tunisie. « Dès 2011 quand les islamistes sont entrés en compétition pour les élections, les associations de femmes (les féministes historiques de Tunisie, bien implantées depuis près de 100 ans) sont montées au créneau, en disant "Attention, on ne veut rien perdre" », explique Khadija Mohcen-Finan. Le parti Ennahda, conservateur islamiste, s'impose lors des élections d'octobre 2011. Et emmènera avec lui des figures féministes, comme Meherzi Labadi ou Sayida Ounissi, dont la famille était exilée en France pour fuir cette répression. « En 2011, ma pratique militante féministe est devenue plus concrète », raconte cette dernière, qui prend le chemin de la politique. « Des questions très claires se sont posées : êtes-vous pour l'égalité entre les hommes et les femmes dans la Constitution (tunisienne, adoptée en 2014, NDLR) ? C'est grâce à la révolution qu'on a pu s'exprimer sur ces sujets », explique la députée Ennahda, ex-ministre. Après les libertés, le féminisme et les droits des femmes sont devenus « mainstream ».

« La parole s'est libérée, cela permet à des féministes musulmanes de s'affirmer comme telles, cela a aussi débridé la question du port du voile, alors interdit dans certaines professions et lieux », pointe Sayida Ounissi, qui dit être aujourd'hui attachée à un féminisme plus universaliste que musulman. Car le féminisme islamisant n'est qu'une facette de ce long printemps féminin. La Tunisie assiste à un bourgeonnement de mouvements militants, grâce à la liberté d'association nouvellement étoffée. Dans ce pays à forte tradition féministe (les premiers mouvements au Maghreb et au Moyen-Orient datent du début du XX^e siècle), la révolution de 2011 a emmené l'apogée d'un pluralisme féministe : organisations anti-religieuses, à tendance LGBT (lesbien, gay, bisexuel, transgenre), ou encore islamisantes.

Bain de sang

En Syrie, le bain de sang ne fait que commencer. Bachar El-Assad réprime ultra-violemment les manifestations. Face à lui, le Conseil national syrien (CNS) veut proposer une alternative. Et c'est dans ce combat politique que Bassma Kodmani, qui vit en France mais a siégé au CNS, a découvert son féminisme. Non sans résistances. « Quand on est confronté aux réalités des sociétés arabes et au défi de la participation aux institutions de décisions... On ne peut qu'être frappé de l'absence des femmes. »

Dix ans plus tard, Bachar El-Assad continue ses massacres. L'opposition

L'Égyptienne Sarah Hegazi, morte après avoir été torturée

Cette militante LGBT égyptienne



s'est donné la mort lors de son exil au Canada. Emprisonnée pour avoir brandi un drapeau arc-en-ciel lors d'un concert au Caire en 2017, elle ne s'est jamais remise de la torture dont elle a été victime : elle a été frappée, soumise à de l'isolement strict et ainsi qu'à des chocs électriques. Quand la place Tahrir s'est soulevée, Sarah Hegazi avait la petite vingtaine. Cette insurrection change sa vie, raconte-t-elle au Monde son avocat Mostafa Fouad : « Pendant ses années de collège et de lycée, Sarah était salafiste. La révolution lui a ouvert tout un champ de pensée et d'idées. »

Libérée en 2018, elle avait fait part de ses traumatismes dans un post sur le site Mada Masr : « J'ai peur de tout le monde, de ma famille et de la rue. » Dans sa lettre de suicide, Sarah Hegazi écrivait : « A mes frères et sœurs : j'ai essayé de trouver le salut... mais j'ai échoué. Pardonnez-moi. A mes amis : l'épreuve est dure et je suis trop faible pour l'affronter. Pardonnez-moi. Au monde : tu as été extrêmement cruel et je te pardonne. » P.H.N.

La Saoudienne Loujaine Al Hathloul, condamnée après avoir voulu conduire



Il y a un peu plus d'un mois, Loujaine Al Hathloul a été condamnée à cinq ans et huit mois de

prison, dont la moitié avec sursis. Cette militante des droits des femmes avait été arrêtée une première fois en 2014, pour avoir conduit une voiture. Chose alors interdite en Arabie saoudite. En 2018, elle a à nouveau été incarcérée et il lui aura fallu attendre deux ans en prison pour être jugée par une cour antiterroriste. Officiellement, Loujaine Al Hathloul, 31 ans, a été jugée pour « le partage d'informations sur les droits des femmes en Arabie saoudite avec des journalistes basés en Arabie saoudite, des militants saoudiens à l'étranger, des diplomates, des organismes internationaux et des organisations de défense des droits de l'homme ». Lors de son incarcération, elle a été en isolement total. Elle a affirmé avoir été torturée, exposée à des chocs électriques et des harcèlements sexuels. P.H.N.



Sans être majoritaires, les femmes ont participé à la chute de Moubarak en Égypte. © REUTERS.

La Yéménite Tawakkol Karman, prix Nobel de la paix 2011

Elle est la seule femme arabe et l'une de ses plus jeunes lauréates. La Yéménite Tawakkol



Karman a obtenu le prix Nobel de la paix en 2011, avec les Libériennes Ellen Johnson Sirleaf et Leymah Gbowee « pour leur lutte non violente pour la sécurité des femmes et pour le droit des femmes à participer pleinement aux travaux de consolidation de la paix ». La journaliste est originaire de Taiz, un des épicentres de la révolution de 2011 qui fera tomber Ali Abdallah Saleh. En 2011, Tawakkol Karman a été arrêtée pour avoir organisé des rassemblements d'étudiants à Sanaa. Rapidement libérée, elle reprend les manifestations.

Vivant aujourd'hui entre la Turquie et les États-Unis, elle est toujours journaliste et a fondé une chaîne de télévision. Longtemps affiliée au parti islamiste Al Islah, elle est dite proche des Frères musulmans et est aujourd'hui farouchement engagée contre la guerre civile dans son pays, critiquant tour à tour chaque camp engagé dans le combat. P.H.N.

tente toujours de se faire une place, soutenue au fil des sommets par la communauté internationale. « Les femmes ont été encouragées par le Canada, les pays scandinaves, les États-Unis, l'Europe... à démarrer elles-mêmes des mouvements. » Ce que Bassma Kodmani a fait, avec le Mouvement politique des femmes syriennes.

Regarder ailleurs

Sur le plan de la politique institutionnelle, le bilan des révolutions de 2011 sur les droits des femmes est pourtant assez pauvre, souligne Abir Kréfa. Mais « il faut aller regarder dans la sphère privée et familiale », insiste la chercheuse. « Il y a eu une remise en cause des rapports de genre dans le cercle familial et conjugal. Des femmes ont contesté, notamment les répartitions des tâches domestiques, et l'on observe les effets dans l'actuelle génération adolescente et jeune adulte. » Des tabous sont tombés : celui des violences sexuelles.

Le monde arabe ne vit pas en vase clos. Et depuis 2011, l'affaire Weinstein a ouvert la parole et l'écoute. Mais « ce processus a commencé quand les femmes ont pris une place publique pendant la révolution. Un truc s'est ouvert dans la mentalité des Égyptiens. Et depuis, de nombreuses femmes, à qui il faut une bonne dose de courage, osent témoigner », juge Shahinaz Abdel Salam depuis Paris, où elle vit. Les printemps arabes avaient déjà donné des